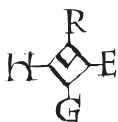


*Marcel Louis Perrier.*

# *Les Cavaliers de l'an mille*



# *Le secret des Forges*

*946 – 974*

*Bien que souvent leurs routes se croisent,  
ce qui suit est une histoire... et non l'Histoire !*

Marcel Louis Perrier.

## CHAPITRE I

— Esta !<sup>1</sup> Ça suffit !

L'ordre fut répété à coup de trompes, le front des cavaliers ralentit, puis s'immobilisa. Un silence inquiétant succéda au grondement des sabots, aux cris de fureur et de mort, au cliquetis des armes. Les chevaux fumaient comme au sortir d'une étuve ; fourbus, l'écume à la bouche, quelques-uns s'abattirent sur place. Pas un homme n'était indemne. Les plus valides, raidis sur leurs étriers pour ne pas tomber, tentaient d'évaluer la gravité de leurs blessures. Les autres, trop sérieusement navrés<sup>2</sup>, s'écroulaient lourdement sur le sol, tels des épis soudainement fauchés. On vit même certains, le pied entravé, être traînés au grand galop par leur monture affolée ; ils rebondissaient comme des mannequins grotesques, bientôt désarticulés.

Leborgne se pencha vers Arnoul :

— J'ai cru que ça ne finirait jamais, seigneur ! Tout ce temps à batailler pour faire la peau à cette merdaille.<sup>3</sup>

Le cousin du comte se retourna vers son second, et répliqua, rageur :

— Un bataillement, ça ! Certes non, une boucherie oui, plutôt une mazelerie<sup>4</sup> ! Combien d'hommes avons-nous perdu, à ton avis ?

Leborgne, perplexe, repoussa son casque du pouce, essuya d'un revers de main la sueur mêlée de poussière qui engluait son œil unique ; et après avoir tourné la tête de part et d'autre :

— Un sur deux ?... Pt' être plus...

---

<sup>1</sup> Esta ! : exclamation commandant l'arrêt, ou le silence.

<sup>2</sup> Navrés : blessés.

<sup>3</sup> Merdaille nf : Troupe de gens méprisables.

<sup>4</sup> Mazelerie : abattoir.

Puis un nouveau cavalier venant de tomber :

— Et je ne donnerais pas un denier de ceux qui restent !

Les dernières silhouettes ennemies s'estompaient à l'horizon :

— Je ne pense pas qu'ils reviennent. Fais mettre pied à terre. Que tous se reposent avant de regagner le camp, sinon nous serons bien peu à revoir la Loire !

— Faudrait aussi s'occuper des chevaux ?

— Plus tard ! grogna Arnoul.

Excédé, il cherchait vainement de quoi essuyer la lame de son arme ensanglantée jusqu'à la garde. Y renonçant, il haussa les épaules et la remit telle quelle dans son fourreau.

Les hommes sitôt à terre, plantaient leur épée ou leur lance dans le sol pour entraver les montures. Ceux qui ne souffraient pas trop s'endormirent d'une pièce, ils n'avaient pas fermé l'œil depuis deux jours et deux nuits.

Mais pour quelles raisons, tous ces guerriers étaient-ils venus s'affronter dans un combat féroce, à quelques dizaines de lieues au sud-est de l'antique cité de Metz ?

C'était la conséquence d'une guerre larvée, qui durait depuis des lustres, entre le duc des Francs, Hugues le Grand, et Louis le Quatrième, roi des Francs, celui qu'on disait « d'Outremer »<sup>1</sup>. Mais cette expédition était surtout une tentative désespérée de la part du duc, pour contrer une coalition, qui dressait désormais contre lui le roi de Germanie Otton, le roi des Francs, et Conrad roi de Bourgogne Transjurane. Ne pouvant faire face aux trois réunis, le duc avait donné l'ordre d'intercepter Conrad avant qu'il ne puisse rejoindre ses alliés.

\*\*\*\*\*

En cet automne 946, l'Empire romain avait implosé depuis un demi-millénaire. De cette lointaine époque, seuls subsistaient des monuments imposants, que l'on avait accommodés selon les besoins du moment. Et que restait-il de l'empire de Charlemagne, plus proche dans le temps ? Peu de choses et beaucoup, cet immense conglomérat de peuples avait volé en éclats, dépecé par les luttes fratricides de ses descendants. Certes, l'usage de l'écriture

---

<sup>1</sup> Voir note historique p. 403 : Louis IV d'Outremer.

avait repris quelque vigueur. L'art religieux comptait de nombreux chefs-d'œuvre. Des abbayes prospères, enrichies par l'afflux constant des donations, exploitaient avec sagesse des domaines de plus en plus vastes. Ce, pendant que le savoir et la culture sommeillaient dans l'ombre des *scriptoria*<sup>1</sup> où s'affairait une armée de copistes. Malgré le timide réveil de l'urbanisme, les cités du nord de la Gaule, efflanquées, parsemées de potagers et de friches, semblaient égarées entre les ruines de celles qui les avaient précédées. Une ville, c'était alors quelques milliers d'habitants : Aix-la-Chapelle, qui fut la glorieuse capitale de l'empereur, n'était qu'une bourgade. Paris, après s'être répandu sur les berges de la Seine, s'était frileusement replié à l'abri des murailles de son île, et Beauvais, siège d'un évêché, ne comptait plus que cinq cents âmes. La puissance de Rome s'était appuyée sur les cités, et depuis sa chute, elles étaient moribondes.

L'usage de la pierre s'était en partie perdu, hormis pour les cathédrales, dont les murs épais s'ornaient souvent de fresques prestigieuses. Pour tenter de survivre aux vagues successives d'invasions, on avait réparé ou rebâti à la hâte des remparts autour de ce qui restait des cités. Pour ce faire, on avait utilisé les pierres des édifices ruinés par les guerres. À la base de ces nouvelles fortifications, les fragments de bas-reliefs et de statues brisées chevauchaient, cul par-dessus tête, des troncs de colonnes gallo-romaines. Mais les charpentiers régnaient en maîtres sur les autres constructions, le matériau n'y manquait pas, la forêt avait presque tout envahi. Si l'on parcourait cinq lieues, trois ou quatre se faisaient à travers bois. Des clairières et quelques plaines trouaient cet agrégat d'arbres vivants ou morts, entremêlés de taillis, de lianes, et de ronciers impénétrables. Là vivait une faune nombreuse : des sangliers monstrueux, des lynx, des ours, et surtout des meutes de loups, qui disputaient aux humains un gibier pourtant abondant. Cela avait imposé de s'entourer de palissades, pour se protéger des attaques incessantes des carnassiers en maraude ; ou, bien plus dangereuses encore, de celles des autres hommes ! Et cependant la forêt était nourricière, on y menait paître les troupeaux, surtout des porcs, à demi sauvages, noirs de couleur, comme les sangliers avec lesquels ils se croisaient souvent.

Le temps et la négligence avaient haché le réseau des belles voies romaines, pour n'en laisser que de misérables tronçons que l'on retrouvait, étonné, après

---

<sup>1</sup> *Scriptorium* : atelier d'écriture et d'enluminures établi dans un monastère ou un siège épiscopal.

des heures de chemins boueux.

Les rois, les princes, les évêques et certains comtes s'étaient emparés des *villae* et des palais de l'aristocratie gallo-romaine, ceux que le feu ou le pillage avaient épargnés. Les seigneurs de moindre importance se satisfaisaient d'une tour de bois, au sommet d'une butte naturelle ou patiemment élevée de main d'homme, puis ceinturée de palissades à l'instar les villages. Certains oppidums gaulois étaient encore occupés : en bref on utilisait les restes.

Les paysans s'échinaient avec des outils, également en bois, à faire rendre au peu de terres cultivables une maigre rançon : deux setiers de céréales pour un semé, voire trois, peut-être cinq dans les bonnes années. Un seul toit abritait bêtes et gens, une seule paillasse pour toute la famille, et là comme à la ville les mouches bourdonnaient, omniprésentes.

À l'approche d'une cité ou d'un bourg, le vent portait vers le voyageur des relents d'humanité ! Il y avait beau temps que les égouts, conçus par les ingénieurs romains, s'étaient obstrués ou écroulés. Les déjections des hommes et des animaux se mêlaient à la boue des ruelles. Par chance, une pente naturelle les entraînait parfois vers les fossés ou la rivière la plus proche, sinon elles stagnaient dans les creux ou les « trous punais » jusqu'à ce que le soleil de l'été les assèche, en nuages de poussières insalubres. Une tannerie empuantissait tout un quartier, quand ce n'était pas la ville entière, et polluait un cours d'eau, dans lequel les habitants en aval, n'hésitaient pas à puiser pour leur consommation ! Mais on appréciait, quand on le pouvait, de se laver : dans les riches demeures, une vaste cuve de bois permettait d'offrir un bain au voyageur.

En ce temps-là, la souffrance et la mort étaient quotidiennes, affichées, presque banales ! Le boucher égorgeait le bétail devant son échoppe, dans la rue, sous les yeux indifférents des badauds, seulement gênés par les flaques de sang et les viscères, qui allaient grossir les mares de déchets : il fallait bien se nourrir. Et ne soyons pas hypocrites, tuer le cochon demeure une fête dans bien des fermes, une promesse de salaisons et de victuailles pour tout l'hiver !

On mourait de tout : dès l'enfance, puis d'un abcès, d'un refroidissement, d'une septicémie causée par les effroyables blessures à l'arme blanche et plus simplement de faim. Vivre, ou plutôt survivre était la règle. Elle forgeait des hommes rudes, endurcis à la misère ou au combat, selon leur état, les seuls à pouvoir affronter ce monde farouche. Mais une lumière éclatante éclairait ces sombres perspectives : la foi ! Pour tous, croire en Dieu relevait de l'évidence, et le salut éternel importait infiniment plus que les souffrances présentes.

L'Église avait fait une longue route depuis les premiers martyrs, trébuchant sans cesse sur les souches tenaces du paganisme et de la barbarie. Des moines et des prêtres intrépides étaient partis dans les coins de forêts les plus reculés, au fond de marécages perdus, prêcher la parole de Dieu, armés de leur seule foi. Mais les dignitaires de cette même Église, issus pour la plupart de la noblesse, parlaient d'égal à égal avec les puissants, et de ce fait pour certains, étaient plus comtes qu'évêques, avec des terres, et des esclaves pour les cultiver. À l'opposé, nombre de princes s'enorgueillissaient de titulatures religieuses qui leur rapportaient prou. Situation paradoxale pour cette Église, contrainte parfois à des compromis, mais toute puissante intermédiaire entre Dieu et les hommes. Le plus féroce des « barons brigands » tremble pour son salut éternel, au fond de son repère.

Il n'y avait plus d'empereur, et le roi l'était si peu ! Les princes, puis les comtes, et bientôt les seigneurs, avaient usurpé son autorité. Ils s'étaient arrogé les droits régaliens par essence : l'armée, la monnaie, la justice. Et puis, pourquoi légiférer quand le souverain n'a plus la force de faire appliquer la loi ? L'épée du vainqueur tranchait les différends d'importance<sup>1</sup>. L'ombre de la féodalité commençait à obscurcir l'Occident<sup>2</sup> !

Qui donc régnait alors sur l'empire morcelé de Charlemagne ?

À l'est Otton <sup>1er</sup> roi de Germanie, solide, puissant, le seul qui puisse encore à ce moment se prévaloir d'être vraiment roi.

À l'ouest Hugues le Grand, le duc de tous les Francs, maître d'abbayes prospères, lui-même abbé laïc. Il règne sur la plus belle et la plus riche principauté de la *Francia*. Paris et Orléans en sont les pôles.

Langres est au roi, le roi des Francs. Lui appartiennent également Reims, Laon, Noyon et Amiens. Bien maigre royaume pour Louis IV. Il s'étire comme étranglé entre les Flandres, la Germanie, et les vastes domaines de son trop puissant vassal, le duc de tous les Francs.

Mais revenons à cette année 946. Il y avait eu bien grand péril pour Hugues le Grand, qui s'était retrouvé face à trois rois. Hugues s'apensa alors qu'il pouvait peut-être tenter d'éliminer le Bourguignon Conrad, sous condition toutefois que la chose fût faite très vite, avant qu'il ne rallie Otton. En cas de

---

<sup>1</sup> La loi salique, la loi des Francs saliens, fixe des indemnités à verser à la victime ou à sa famille. Ces indemnités varient selon qu'il s'agit d'un Franc ou d'un Gallo-Romain, mais ceci en raison du fait que les Francs pouvaient se prévaloir du droit d'exercer eux-mêmes leur vengeance. On avait également recours au duel judiciaire et à l'ordalie.

<sup>2</sup> Voir note historique p. 404 : Les Francs.

succès, on pouvait en espérer un effet dissuasif sur le roi de Germanie. Le duc confia cette mission à Thibaud de Blois, vicomte de Tours, son fidèle vassal.

Ce dernier, inquiet en raison des événements, n'était cependant pas en mesure de se défilier ; aussi décida-t-il de limiter les risques, pour le cas où l'affaire tournerait mal. Au lieu d'un corps constitué avec armes et bagages, il préféra frapper par surprise. Deux cents hommes, ce qui était déjà important. De plus, il les choisit parmi les meilleurs, dont cinquante prélevés sur sa garde personnelle. Pas de chariots, trop lents, seulement des chevaux de bât, et pour commander l'expédition, son cousin Arnoul. On ne pouvait faire meilleur choix, malgré son jeune âge – il venait d'avoir dix-huit ans – Arnoul était un remarquable chef de guerre. De plus, et c'était exceptionnel, son éducation et son instruction avaient été particulièrement soignées. Il savait lire et écrire, en franc et en latin, et connaissait même un peu de grec. Sa nature pieuse l'avait également incité à s'intéresser à la théologie, et par goût, à toutes les sciences qu'il lui avait été donné d'approcher.

Si sa foi était grande, il n'était pas pour autant bigot. La chasteté n'était pas sa vertu première. Qu'elles soient nobles ou simples paysannes, il troussait toutes les filles à portée, sous réserve qu'elles aient l'allure avenante, et ce qu'il fallait, là où il le fallait. Comme le disait rudement Leborgne son second, avec toutefois une pointe de jalousie : « Messire Arnoul n'a point trop à forcer pour les culbuter, attendu qu'à seulement le voir, elles se sentent la cuisse accueillante et l'âme chavirée, ou se peut les deux ! » On affirmait entre Blois et Tours qu'il n'existait pas plus bel homme en *Francia* que le cousin du Comte, hormis, pour ceux qui l'avaient approché, Hugues le Grand lui-même ! Pour ce qui était de la valeur militaire, la bravoure d'Arnoul était légendaire, et ce, bien qu'il n'hasardât jamais la vie de ses subordonnés, ou même la sienne, au-delà du nécessaire.

Son second se nommait donc Leborgne, cela se passait d'explications lorsqu'on voyait la cicatrice violette qui lui entaillait la joue gauche. À deux mois près il avait le même âge qu'Arnoul. Mais les deux hommes étaient d'aspect tout différent : à l'opposé de son chef, Leborgne était courtaud, trapu en diable, presque aussi large que haut, et d'une force prodigieuse. Il aimait les femmes tout autant que son seigneur, mais conscient de ses limites, il consolait les malheureuses qu'Arnoul dédaignait, et afin de ne point être déçu, il omettait parfois de leur demander avec assez d'insistance si la chose leur agréait. Leborgne commandait la garde comtale. Cette garde constituait l'élite des troupes du vicomte de Tours, et l'on en avait affecté une cinquantaine d'hommes à l'expédition. La seule pièce d'équipement qui les distinguait des

autres « chevaliers » était le « manteau ». Entendez par là une vaste cape de laine tissée très serrée, teintée en bleu, et attachée au col par deux fibules et une chaînette de bronze. Toute la valeur de ce vêtement tenait au grand respect qui entourait les rares guerriers jugés dignes de le porter, bien que pour autant, l'acquisition n'en fût pas gratuite.

Pour les nouveaux titulaires, il leur fallait payer « le mantel » vingt deniers d'argent à l'intendant du comte ; ce qui était un prix exorbitant, au regard de la qualité fournie. Mais dans le comté, pas un seul homme libre, et a fortiori, un fils de noble famille, qui n'eût accepté d'acquitter deux fois cette somme pour s'en vêtir. Le mythe du manteau de saint Martin, très présent à Tours et dans le plat pays, renforçait encore le prestige de cette cape.

Henri et son frère jumeau Gerber faisaient partie des cinquante hommes de la garde comtale qui participaient à l'expédition. Tous deux bien évidemment, car il était impossible de les séparer, pas plus que de les distinguer l'un de l'autre. Bien qu'âgés eux aussi de dix-huit ans, ils n'en étaient pas à leur coup d'essai. Avant d'être remarqués par Leborgne, ils avaient guerroyé jusqu'en pays des Maures, au-delà des Pyrénées, sous les ordres du comte de Barcelone, qui défendait les « marches d'Espagne ». Capturés bien au sud de cette cité par le fils du calife de Cordoue, leur ressemblance leur avait sauvé la vie. Le prince arabe trouva en effet fort distrayant d'être servi par deux esclaves aussi curieusement semblables : « J'en ai deux pour le prix d'un ! » confiait-il amusé à ses invités.

Après quelques mois de captivité, les deux frères s'exprimaient assez correctement dans la langue de leur maître, cela fit beaucoup pour l'amélioration de leur condition. On les autorisa à sortir du palais, un seul à la fois, l'autre devant rester bien visible ; tant il était évident qu'ils étaient inséparables.

Le fils du Calife, tolérant et fort cultivé, était entouré d'une cour de savants arabes, mais aussi d'érudits juifs et même grecs. Le prince, curieux de tout, passait de longues heures à dissenter avec Henri et Gerber, il les interrogeait sur leur religion, leurs coutumes, leurs lois. Un jour, l'un d'eux ayant fait une erreur, leur maître cita l'Évangile pour appuyer sa réprimande. Devant l'air ahuri des deux frères, il leur expliqua en souriant, qu'en dehors du Coran, dont il se flattait de pouvoir réciter de mémoire bien plus de versets que la plupart des imams, il avait étudié pour son plaisir la Torah et le Nouveau Testament. Selon son avis, les hommes étaient bien impertinents de se massacrer au nom

de Dieu qui n'en demandait pas tant, bien au rebours !

Gerber avait discrètement haussé les épaules, et lorsqu'ils se furent éloignés, Henri l'entendit grommeler dans ses moustaches : « A bien l'entendre *Allah akbaar*<sup>1</sup> ! ne serait qu'une berceuse pour enfant ! »

Pour Gerber, si l'Éternel avait voulu que les Sarrasins soient des hommes, et non des suppôts de Satan, il les aurait faits chrétiens.

Henri, lui, reçut tout différemment ce message de tolérance. Il ouvrit les yeux. Son orgueil de Franc en souffrit : il découvrit autour de lui une architecture raffinée, qui se mariait parfaitement avec la lumière et le soleil éclatant de l'Espagne. Il admira les arcs en plein cintre, de pierres sombres et claires alternées, reposant sur de fines colonnettes ; elles délimitaient des patios secrets, écrins de jardins plus précieux encore, où poussaient des fleurs rares, où le silence n'était interrompu que par le chant des oiseaux, et le bruit de l'eau dans les fontaines. Tout cela était aux antipodes des demeures frustes, et des forêts sauvages du nord ! Et aussi les bibliothèques, où dormaient des trésors. Tout ce que, jusqu'à ce jour, il avait superbement ignoré.

Il s'initia aux mathématiques, apprit quelques mots d'hébreu, se fit lire des pages entières du Coran, en bref, il s'intéressait à toutes les sciences et religions largement représentées à la cour du prince ; ce dernier semblait beaucoup s'amuser de ces initiatives, et les encourageait. Au bout de quelque temps, Gerber mit le holà :

— Ah ça mon frère ! Avez-vous décidé de vous faire mahométan ? Point me chaud ! Les bords de Loire me manquent prou ! De plus, je trouve affligeant que notre maître dispose d'une bonne douzaine d'épouses, alors que nous n'avons pas la moindre garce pour égayer nos nuits.

Ce dernier argument emporta peut-être la décision. Leur ressemblance permit de tromper la vigilance de leurs gardiens. Après avoir robé deux chevaux, ils galopèrent jusqu'à Barcelone, puis Toulouse, et de là rejoignirent Tours pour le Noël de l'an 945, soit quelques mois avant le début de l'expédition.

Leurs parents bénirent Dieu pour ce cadeau qu'ils n'espéraient plus. Jamais fête de la Nativité ne fut plus joyeuse. Tous ceux qui vivaient sur la « Terre de Pierrefeu », fermiers – ils étaient douze, du moins jusque-là – hommes libres, ou même esclaves ; chacun selon son rang fut invité, en ce jour vénérable, à

---

<sup>1</sup> Allah akbaar : « Dieu est grand ! ». C'est aux cris de *Allah akbaar* ! que furent menées la plupart des guerres saintes contre « l'infidèle ».

célébrer le retour des fils prodigues. Deux cochons, gras à souhait, contribuèrent sans l'avoir vraiment voulu à ces agapes !

Les parents d'Henri et de Gerber détenaient en alleu<sup>1</sup> un domaine assez vaste, situé entre Tours et Blois, à main gauche lorsqu'on descend la Loire. On le nommait depuis toujours «La pierre à feu », pour la simple raison qu'on y trouvait du silex apte à produire des étincelles. Avec le temps, c'était devenu « Pierrefeu ». Douze fermes s'en partageaient les terres : bientôt il n'y en eut plus que onze, car il fallut bien se résoudre à en vendre une, pour équiper de neuf les deux frères, revenus de chez les Maures, presque aussi nus qu'au jour de leur naissance. De plus, Leborgne avait fait savoir entre-temps que le comte les accepterait volontiers dans sa garde. Cela impliquait l'achat des fameux manteaux, au prix que l'on connaît. Mais surtout, il convenait de ne point paraître en médiocre équipage, au sein d'une troupe aussi prestigieuse, qui comptait dans ses rangs plus de fils de nobles que de simples alleutiers.

Heureusement, Gerber et son frère avaient ramené leurs curieux chevaux arabes. Leur père, après avoir bien étudié les bêtes, décida de donner à couvrir deux de ses juments par les étalons venus d'Espagne. C'est depuis cette date que Pierrefeu dispose de la race issue de ce croisement : elle fait bien des envieux !

Une broigne<sup>2</sup>, une bonne épée, un casque, une lance avec son bouclier, sans compter les menus accessoires de l'équipement coûtent beaucoup d'argent : trente à quarante sous, pour le moins le prix d'une douzaine de vaches ! Songez à la dépense lorsqu'il faut y pourvoir par deux fois. Sans oublier les manteaux au tarif comtal et le harnachement des bêtes ! Les selles arabes, qui ne comportaient pas de troussequin<sup>3</sup> assez haut, étant impropres à l'utilisation d'une bonne lance<sup>4</sup>.

Le jour vint enfin où les deux jumeaux se présentèrent à Pierrefeu, revêtus de leurs armes flambant neuf. Ils avaient même crânement passé le fameux manteau bleu, en écharpe sur l'épaule gauche, la chaînette de bronze sous le bras droit, comme en bataille, pour mieux dégager les mouvements. Ce détail

---

<sup>1</sup> Alleu : propriété totale et héréditaire, à opposer au « fief » confié par un suzerain à son vassal en échange d'un certain nombre d'obligations notamment militaires.

<sup>2</sup> Broigne : sorte de cuirasse souple, constituée de plaques de métal se recouvrant comme des écailles, ou d'anneaux de fer, fixés sur un support en toile forte ou en cuir.

<sup>3</sup> Troussequin : partie postérieure d'un selle formant dossier.

<sup>4</sup> La lance au dixième siècle demeure légère, elle est employée comme arme d'estoc bloquée sous le bras du cavalier, mais la tapisserie de Bayeux postérieure de près d'un siècle montre encore des chevaliers s'en servant comme arme de jet, à la façon d'un javelot.

fit sourire leur père :

— Prenez garde mes fils ! Que la tête ne vous enfle pas trop à vous voir ainsi équipés !

Mais au mois de juillet 946, la visite des deux frères fut moins joyeuse. Ils venaient faire leurs adieux, le départ de l'expédition chargée d'aller « lisser le poil » au roi de Bourgogne Transjurane étant fixé au lendemain.

— Cela me brise le cœur, de les voir encore nous quitter... Et tous deux !

Le maître de Pierrefeu tenta de consoler son épouse, qui ne pouvait retenir ses larmes : « Vous savez bien que là où va Henri, Gerber le suit ! Dieu a voulu que nous ayons des jumeaux : c'était sa volonté ! » Mais après avoir donné une forte brassée à chacun de ses fils, il s'en retourna vivement vers la grange, afin que nul ne remarque que les yeux lui piquaient.

\*\*\*\*\*

La première partie de la chevauchée fut sans histoire, on était sur les terres du duc. Puis Arnoul fit obliquer sa troupe vers le sud-est. Les ordres étaient de s'emparer de Conrad de Bourgogne, ou de l'éliminer, mais si possible de ne rien tenter contre le roi des Francs. Recommandations bien inutiles, Louis IV étant parti plaider sa cause auprès du roi de Germanie Otton. Les instructions d'Arnoul étaient aussi de se tenir bien au sud de la Lorraine, afin que ce même Otton ne puisse pas se sentir visé par l'expédition.

Hélas ! Conrad de Bourgogne devina que c'était sa vie, et non son royaume, qui était menacée par une troupe aussi faible. Informé de l'arrivée de l'ennemi, il refusa le combat, et se replia vers le nord.

Lorsque la chevauchée parvint en vue de la *villa* où le monarque avait passé l'été, tout était étrangement silencieux. Prudent, Arnoul mit sa troupe en bataille et envoya quelques éclaireurs. Ils virent alors un homme sortir du palais de bois. Il avançait à demi courbé, brandissant à bout de bras, ce qui de loin semblait être un rouleau de parchemin. Amené sans ménagements auprès d'Arnoul, il lui tendit le message en tremblant. Ce dernier pâlit en le lisant, et le fit passer à son second. Leborgne le parcourut rapidement, sauta de sa selle, et allongea un coup de pied dans le ventre du messenger, qui tomba à genoux en gémissant. Il tira l'épée lorsqu'Arnoul arrêta son geste :

— Non ! Laisse ! Cet homme n'y est pour rien. Il n'a fait qu'obéir, ce qui ne manque pas de courage. Mais son maître est un impudent, je lui enfonceurai son

message dans la gorge !

Conrad de Bourgogne, avant de s'enfuir, avait dicté à son scribe une lettre pleine d'ironie. Il s'excusait de n'avoir pas assez de temps à consacrer à l'hospitalité d'un visiteur aussi prestigieux que le cousin du comte de Blois, bien que ce dernier fût venu d'aussi loin pour lui « rendre hommage ». Il lui concédait également l'usage des communs du palais, sous réserve qu'il s'y conduise en noble homme, ne gâte pas son bien, ne maltraite pas trop ses gens, et bien d'autres amabilités de même farine...

Leborgne lâcha les cheveux de l'intendant, qui s'enfuit à toutes jambes, trop heureux de se trouver encore vif.

— Brûlons ce trou à rat, seigneur !

— Non, surtout pas ! C'est précisément ce que voudrait Conrad : pendant que nous serions occupés à piller, il augmenterait d'autant son avance ! Nous devons être fort sur ses talons, pour qu'il ait accepté ce risque... Prends tout le ravitaillement que tu pourras trouver. Nous repartons sur l'heure !

— Une torche est vite allumée ! insista Leborgne.

— Crétin ! Tu vois nos hommes abandonner aux flammes toutes les richesses que doit contenir ce palais ? Je t'ai dit des provisions, et rien de plus !

Le second étouffa un juron, mais s'empressa de faire exécuter l'ordre.

Comme le pensait Arnoul, les traces laissées par Conrad et son escorte étaient encore fraîches. Elles montraient aussi que le roi disposait d'au moins autant d'hommes que ses poursuivants. Dans ces conditions, pourquoi fuir ainsi ? Se peut pour rejoindre quelques renforts. Arnoul fit mettre au trot, mais sans succès. Le soir personne n'était en vue. La nuit fut courte, la journée du lendemain se passa à galoper en vain, ainsi que les jours suivants... Ils remontèrent pendant une semaine vers le nord. Désormais, les guides eux-mêmes ignoraient où ils se trouvaient. Leborgne intervint auprès de son chef pour faire cesser la poursuite, peine perdue ! Le cousin du comte, à l'habitude si maître de ses décisions, semblait s'enrager à voir ainsi se défiler sa proie. À chaque fois qu'il pensait le tenir, Conrad disparaissait dans la forêt de plus en plus oppressante ; à l'aube on trouvait parfois une sentinelle égorgée par les hommes du roi. On s'enfonçait toujours plus au nord, toujours plus à l'est. Leborgne avait renoncé à s'interposer, il devait obéissance même dans ces circonstances ; mais surtout il ignorait les réelles motivations qui poussaient Arnoul à tant d'acharnement. Trois mois avant leur départ de Tours, Arnoul avait fait la connaissance d'une charmante jeune femme, cadette d'un vassal de son cousin, qui n'avait pas résisté longtemps aux attraits du séducteur. Devenue sa maîtresse, ils avaient passé ensemble des jours et surtout des nuits

enchanteresses ; jusqu'au moment pour Arnoul de prendre la tête de l'expédition. Des larmes dans les yeux, elle lui avait assuré qu'elle attendrait fidèlement son retour, mais sans oser lui avouer qu'elle était enceinte. Arnoul lui avait grossièrement ri au nez, lui recommandant bien au rebours de s'accorder du bon temps en son absence, maintenant qu'il l'avait déniaisée ! Elle l'avait regardé avec horreur et s'était ensauvée cacher son chagrin et sa honte. Arnoul de son côté s'en était allé fêter son départ avec Leborgne dans une taverne, où ils s'étaient saoulés à satiété en compagnie de quelques gordines<sup>1</sup>. Le lendemain, il avait tenté de la revoir pour s'excuser, mais la pauvre fille s'était enfuie, espérant trouver quelque réconfort auprès de sa famille. Son père, fou de rage, aurait sans doute demandé raison au coupable... s'il s'était agi d'un homme ordinaire. Mais le cousin de son suzerain, qui de plus était l'ami du duc des Francs... Impossible, trop dangereux ! Il avait donc décidé de doter sa cadette du mieux qu'il pouvait, et de lui faire épouser en toute hâte un chevalier pas trop exigeant sur la vertu de sa promise.

Arnoul s'en était allé la conscience lourde, l'image de cette adorable jeune femme en pleurs ne le quittait plus ; après à peine une journée de chevauchée il dut s'avouer ce qu'il avait refusé de croire : il l'aimait. Sentiment nouveau pour lui ! Mais surtout insupportable désespoir d'avoir gâché ce bonheur de façon aussi stupide ! Il fut tenté de rebrousser chemin, d'abandonner son commandement au risque d'y laisser la vie, mais l'honneur lui interdisait cette fuite. Se maudissant, il en voulait à la terre entière, et sa vindicte se retourna contre ce Conrad qui refusait le combat, l'entraînant toujours plus loin de celle qu'il aimait. Chaque soir, il se jurait à lui-même de rebrousser : à l'aurore, la mâle rage au ventre, il se surprenait à donner l'ordre de poursuivre. Il lui semblait entendre un autre que lui-même prendre cette décision. Comme un joueur malchanceux, il s'acharnait à forcer le destin : « Ce sera pour aujourd'hui, nous ne sommes pas venus jusqu'ici pour abandonner ! »

Leborgne haussait les épaules et faisait sonner le boute-selle. Ces maudites forêts devaient receler des sortilèges bien puissants, pour avoir ainsi brouillé l'esprit d'un homme aussi avisé que son seigneur ! Un autre point tourmentait Leborgne, ainsi qu'Arnoul, bien qu'il se refusât à l'avouer : si les sentinelles étaient attaquées, à l'opposé, les éclaireurs lancés en avant de la colonne revenaient indemnes faire leur rapport sur l'avancée de Conrad. À l'évidence le roi voulait que l'on sache où le trouver !

---

<sup>1</sup> Gordines : filles de joie, prostituées.

Mais surtout l'aspect menaçant des sites qu'ils traversaient faisait peser sur chaque homme une crainte lancinante. Certes la Gaule de ce temps recelait des forêts profondes. Cependant en *Francia* subsistaient, malgré les destructions et les pillages, des traces de civilisation : un tronçon de voie, un bâtiment monumental, un aqueduc, un pont, qui témoignait encore de la puissance de Rome. Là où ils se trouvaient maintenant... rien ! La nature à l'état brut. Ils avançaient par des chemins étroits, sinuant au fond de gorges profondes, souvent dans le lit même des rivières et des torrents. Ou bien ils suivaient de maigres sentiers qui fissaient avec peine l'immense masse végétale : sentes écrasées d'ombre par les arbres millénaires. Pire ! Par moments, ces layons incertains se perdaient au milieu des marécages.

Leborgne jurait, pestait et houspillait son monde sans relâche. Arnoul était sombre et silencieux : la même angoisse les tenaillait. Plusieurs fois par jour, ils empruntaient des passes, où la moindre embuscade eût été fatale.

La peur est contagieuse ; et bien que les hommes qui composaient l'expédition ne fussent pas de naïfs enfçons, mais des guerriers expérimentés malgré leur jeunesse, beaucoup chevauchaient maintenant l'épée à la main, l'œil aux aguets, certains pissaient sans descendre de cheval au risque de souiller leurs braies<sup>1</sup>. Il y avait des bousculades pour franchir les points les plus dangereux.

Au soir d'une journée particulièrement éprouvante, Leborgne, qui assurait l'arrière-garde, remonta la colonne et vint chevaucher au côté d'Arnoul. Sans s'être concertés, ils poussèrent leurs montures afin de ne pas être entendus :

— Si c'est pour me demander de rebrousser, c'est non ! assena brutalement Arnoul.

Le second haussa les épaules avec résignation :

— Soit, seigneur ! Mais ça grogne dur. Nous ne les tiendrons plus longtemps.

Un pli soucieux barra le front d'Arnoul. Il faut savoir que si la bravoure, voire l'intrépidité était chose banale au sein des armées franques, l'indiscipline avait statut de tradition. Le cousin du comte resta un instant silencieux, comme si la décision à prendre lui pesait, puis il murmura à voix basse :

— Demain j'aviserai !

Leborgne acquiesça de la tête et tira sur les rênes. Cependant qu'il se laissait

---

<sup>1</sup> Braies : sorte de large pantalon serré aux chevilles.

dépasser pour regagner son poste à l'arrière, il se prit à espérer, mais sans trop y croire, qu'on allait cesser cette poursuite absurde.

\*\*\*\*\*

Le silence régnait sur le camp endormi, troublé seulement par les ronflements des hommes harassés de fatigue... Leborgne tenta de se saisir de son épée. Trop tard ! Un pied écrasait son poignet, cependant qu'une main lui fermait la bouche.

Lorsqu'il fut certain d'avoir été reconnu, Arnoul lâcha prise et fit signe à son second de le suivre.

Les deux hommes avançaient maintenant sans bruit dans la demi-clarté du jour naissant. Parvenus aux avant-postes, Arnoul lui désigna du doigt une sentinelle. Leborgne grimaça et cracha de dépit. Il venait de comprendre où voulait en venir son chef. L'homme était assis, le dos contre un arbre, la tête sur les genoux, sa lance gisait à ses côtés, on l'entendait ronfler à dix pas ! Leborgne s'approcha, s'empara de l'arme, et allongea un coup de botte dans les côtes du malheureux. Celui-ci poussa un cri de surprise, et ses yeux s'agrandirent de peur lorsqu'il reconnut les deux hommes debout devant lui :

— J'ne dormais pas, seigneur ! affirma-t-il contre toute évidence.

Leborgne lui montra la lance qu'il tenait au poing.

Une lueur de panique traversa le regard de la sentinelle, il se redressa d'un bond.

— J'venais juste de m'assoupir !

Puis, retrouvant sa fierté, il lança d'un ton hargneux à l'adresse d'Arnoul :

— C'est votre faute, seigneur ! On n'en peut plus à ct'heure...

Le poing de Leborgne s'abattit comme une masse ; puis il trancha les courroies de cuir de l'équipement, et jeta l'homme bâillonné, pieds et mains liés, sur son épaule.

Le reste alla très vite. Le camp réveillé à coup de trompe était maintenant agglutiné autour d'Arnoul et de son second, qui tenait la sentinelle. Le cousin du comte avait toutefois pris le temps d'enfourcher son cheval. Du haut de sa selle, il affrontait les regards haineux. Tous pressentaient la suite des événements. Il fit un geste, Leborgne arracha le bâillon :

— Reconnais-tu que tu dormais au lieu d'assurer ta garde ? interrogea Arnoul.

L'homme se redressa avec arrogance :

— Oui ! J'dormais ! Et alors ! À qui la faute Seigneur ? Et vous mes compaigns<sup>1</sup>...

Il ne put achever, Leborgne avec une dextérité incroyable venait de lui passer le nœud coulant autour du cou. Il tira sur la corde, qui pendait de la branche d'un chêne, l'homme se débattit. Un grondement hostile et des clameurs montèrent dans la foule qui avançait. Arnoul poussa son cheval. Tout allait se jouer maintenant ! Si l'un d'eux osait le frapper, ce serait la curée ! Dédaignant tirer l'épée, ce qui n'aurait servi à rien, Arnoul cria d'une voix forte :

— En arrière vous autres !

Il y eut un flottement qui sembla à Leborgne une éternité. Puis la masse des guerriers reflua en crachant des injures. Leborgne soupira, il avait pendant l'affrontement, pesé de tout son poids sur le pendu, afin de lui briser la nuque.

Arnoul reprit sa harangue :

— Oui, j'ai dû harder<sup>2</sup> cet homme qui avait failli à son devoir ! Mais le vrai responsable de sa mort c'est Conrad de Bourgogne ! Ce lâche qui fuit au lieu d'accepter un combat loyal ! Aussi vous aurez à cœur de venger votre compaign et tous ceux qu'il a fait tuer de nuit comme un couard ! Les braves se battent le jour, pour voir la face de leur ennemi ! À mort Conrad !...

Leborgne qui connaissait sa partition hucha<sup>3</sup> à son tour :

— À mort Conrad !

Quelques cris épars lui répondirent. Arnoul brandit alors son épée, et reprit de nouveau :

— À mort Conrad le lâche !

Cette fois-ci toute la foule des guerriers clama l'imprécation, et maintenant la scandait en frappant de la lance ou de l'épée contre les boucliers. La partie était gagnée, mais pour combien de temps ?

\*\*\*\*\*

Le douzième jour du mois de septembre 946, deux chevaucheurs revinrent avec des nouvelles : Conrad semblait s'être arrêté. Il avait établi son camp à trois journées de là, et ne paraissait pas avoir fortifié sa position. Il se trouvait

---

<sup>1</sup> Compaigns : compagnons, camarades.

<sup>2</sup> Harder : pendre.

<sup>3</sup> Hucher : crier.

dans une plaine assez étendue et vallonnée, qui trouait la forêt en direction de l'est. Ses effectifs, au dire des deux hommes, étaient à peine supérieurs aux leurs, peut-être trois cents chevaliers. Pas de quoi s'effrayer !

Arnoul, bien que l'information fût parvenue en fin de journée, fit forcer l'allure sans discontinuer. Il ignorait des faits d'importance, qui auraient sans doute possible changé sa décision s'il les avait connus.

Depuis une semaine, dix messagers envoyés par Thibaud battaient en vain le plat pays, à la frontière de la Bourgogne Transjurane, là où il aurait dû se trouver. L'ordre de son cousin était de rentrer au plus vite.

En effet, le 1<sup>er</sup> septembre, Otton de Germanie, allié désormais du roi Louis IV et de Conrad, venait de lancer une vaste offensive vers l'ouest. Il envahissait la *Francia*, coupant ainsi toute retraite à l'expédition que commandait Arnoul. Et dernier point, le plus crucial pour l'immédiat, Conrad était parfaitement averti de la situation ; de plus, il avait reçu des renforts qui doubleraient ses forces. Ces renforts, étant restés soigneusement cachés dans la forêt, n'avaient pu être décelés par les éclaireurs. Ainsi, Arnoul et les siens, épuisés par une course menée sans relâche, allaient affronter le roi de Bourgogne à un contre trois.

À l'aube du quatorze, Arnoul découvrit du haut de la colline qui fermait la vallée le camp de celui qu'il poursuivait depuis si longtemps. Dès le premier regard il avait jaugé la supériorité numérique de l'adversaire, cette situation critique le tira de sa torpeur. Ses ordres précis furent repris tout le long de la colonne, effaçant en un instant l'apathie des hommes :

— Enfin, il se réveille ! grogna Leborgne qui surveillait l'installation du camp provisoire. Pourquoi s'être acharné ainsi ? J'espère que Dieu sait où nous sommes ! Nous aurons besoin de son aide en ce jour...

Puis il rejoignit son chef sur la crête, ce dernier lui désigna l'ennemi :

— Vois donc comment sont disposées leurs forces : sur trois rangs face à nous. La première ligne juste devant ce petit repli de terrain. Ils paraissent assurés que nous attaquerons de ce côté.

— Sauf à les contourner, et la place manque entre la forêt et leur camp ! Je ne vois pas, seigneur, ce que nous pourrions faire d'autre ?

— Je n'aime pas être espéré de la sorte !

Le cousin du comte sourit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps :

— Soit ! Nous allons les charger de front, mais au trot ! Jusqu'à ce petit bouquet d'arbres, quelques centaines de pas devant eux, lorsque nous y serons parvenus, toi à senestre et moi à dextre, nous entraînerons au grand galop chacun la moitié des hommes, pour nous rabattre en tenaille !

— Leur camp touche presque la forêt !

— Il n'y a point trop de place sur les côtés, je te l'accorde. Mais nous serons alors en colonne, et puis, je crois que cela devrait les surprendre assez ! Donne les ordres, assure-toi que tous ont bien compris la manœuvre que nous projetons, il nous faudra faire vite ! Je vais me reposer un peu.

\*\*\*\*\*

Le combat commença vers midi. Comme l'avait prévu Arnoul, leur soudaine manœuvre jeta la chienlit dans le camp du roi de Bourgogne. Sa première ligne tenta de refluer, ce qui augmenta le désordre. C'est à ce moment qu'Arnoul, l'ayant dépassée par la droite, vit avec effroi ce qu'elle masquait : une multitude de fosses à loups, hardées de pieux aigus. Si l'ennemi avait pu se replier en bon ordre, juste avant une charge frontale, ils seraient venus s'empaler dessus. Arnoul ne put éviter cependant que les chevaliers les plus au centre ne donnent dans le piège.

La bataille dura tout le jour. Par deux fois Conrad de Bourgogne battit en retraite vers l'est, là où débouchait la vallée en une plaine plus vaste. Par deux fois à nouveau, Arnoul mena la charge, jusqu'à forcer le roi à la fuite. Lorsqu'il vit disparaître les derniers cavaliers à l'horizon, c'était partie gagnée. Mais à quel prix !

Il avait alors donné l'ordre de cesser le combat :

— Esta ! Ça suffit !

Quand il fut assuré que ceux qui se reposaient sur place étaient en sécurité, Arnoul, entouré par ce qui restait du détachement de la garde comtale, détourna sa monture et se dirigea vers le fond de la vallée, où avait eu lieu le premier assaut. Le terrain montait en pente douce, le camp du roi de Bourgogne se trouvait derrière la crête, au milieu d'une sorte de cuvette. Dès qu'ils s'en approchèrent, un bruit confus les alerta. Arnoul frissonna : il connaissait ce bourdonnement lugubre, fait du cri des blessés, du râle des agonisants, qu'entrecoupait le hennissement des chevaux éventrés.

Lorsqu'ils eurent franchi le repli de terrain qui leur masquait le champ de bataille, ils s'arrêtèrent figés par ce qu'ils découvraient.

— Par le cul bieu<sup>1</sup> ! grogna Leborgne, qui pourtant en avait vu d'autres. Qu'é putasserie !

— Dieu me pardonne ! murmura sombrement Arnoul.

Le spectacle confinait en tout point à l'horreur. Lors des charges et des replis successifs, les chevaliers, quel que soit leur camp, étaient venus s'empaler dans les fosses à loups. Tous les trous étaient pleins à ras bord d'une masse grouillante d'hommes et de chevaux.

Arnoul dut faire un effort pour pousser sa monture qui renâclait. Plus ils avançaient, plus cela devenait insoutenable. Une puanteur douceâtre de sang chaud et de bren<sup>2</sup> remplissait l'air, dans l'escorte plus d'un raqua ses tripes. Il leur fallait trouver leur route entre des tas de cadavres ou de blessés. Les sabots de leurs chevaux étaient maintenant rouges jusqu'aux paturons.

— Leborgne, fais quérir de suite les soulageurs ! Cinq deniers d'argent pour chacun !

— C'est beaucoup trop, seigneur !

— Tu viendrais, toi, pour ce prix achever un compagnon, voire un parent, dans ce charnier ?

— Non ! reconnut Leborgne en grimaçant. Mais n'empêche c'est payer prou quelques coups de lame sans risque !

— Fais ce que je dis ! Et pour ceux qui peuvent être sauvés, nous avons dépassé un prieuré à l'entrée de cette maudite vallée. Je veux tous les moines, jusqu'au dernier des moine<sup>3</sup> ici dans une heure au plus, sinon je brûle tout ! À commencer par le prieur lui-même, dis-lui bien ! Au point où j'en suis avec Dieu pour ce jour, je jure que je tiendrai parole.

Il se peut que vous ne sachiez pas trop ce qu'était un soulageur ? Son état consistait, vous l'avez compris, à venir achever les blessés après les batailles, ceux-là que l'on estimait perdus, ou trop enfouis pour être dégagés. C'est ce dernier point, qui ajouté à la dextérité du geste, fait toute la différence entre un bon soulageur et une franche crapule. Un maloneste ayant plus de profit et moins de fatigue à égorger ceux qui, sans être trop navrés, sont emmêlés sous bêtes et gens ; ou bien qui vous saigne un homme en raison des richesses qu'il a sur lui.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ces soulageurs n'étaient pas maltraités ou déprisés par les combattants ; chacun ayant conscience d'avoir besoin d'eux en ultime recours, pour éviter une trop longue agonie. De plus,

---

<sup>1</sup> Par le cul bieu : juron avec déformation voulue du nom de Dieu.

<sup>2</sup> Bren : excréments.

<sup>3</sup> Moine<sup>3</sup> : petits moines.

Arnoul par grande charité les payait de ses sous, ce qui était exceptionnel ; la plupart des chefs de guerre de ce temps se souciaient fort peu de la façon dont crevaient les malchanceux qui restaient à terre.

Comme ils obliquaient sur la gauche, pour éviter les fosses à loups, Leborgne désigna au cousin du comte deux manteaux bleus, apanage de la garde comtale : l'un des deux hommes soutenait la tête de celui qui était étendu sur le sol.

— Allons voir, concéda Arnoul.

Lorsqu'ils se furent approchés, Leborgne les reconnut :

— Ce sont les Pierrefeu, seigneur.

Puis désignant le guerrier à terre, il interrogea celui qui se trouvait à genoux :

— C'est Henri ?

— Non, mon frère Gerber.

Leborgne se laissa glisser de sa selle et s'approcha. La hampe brisée d'un ango<sup>1</sup> sortait du ventre du blessé, qui avait pour l'instant cessé de hurler, s'étant évanoui.

— Il est perdu si tu essaies de lui arracher ça, tu vas l'esboeler<sup>2</sup>. Achève-le avant qu'il ne revienne à lui ! Veux-tu que je le fasse ? ajouta-t-il devant le regard angoissé du jumeau.

— C'est à moi que cela revient !

Henri déposa doucement la tête de son frère sur son manteau plié. Il prit le scramassax<sup>3</sup> que lui tendait Leborgne, souleva délicatement une des écailles de la broigne à l'endroit du cœur, et enfonça de toutes ses forces la large lame entre deux cotes. Il y eut comme un bruit de soufflet crevé, le corps fut secoué d'un ultime soubresaut, et ne bougea plus.

Leborgne posa sa main sur l'épaule d'Henri, qui n'avait pas eu le courage d'enlever l'arme, il la dégagea de la poitrine du cadavre, déplanta l'ango et se releva.

C'était une sorte de javelot, dont la pointe rouillée et dentelée comme un harpon, interdisait toute possibilité de l'extraire sans grands dégâts :

— Je ne pensais pas que l'on utilisait encore ça !

Il jeta avec mépris le tronçon de lance, et secoua doucement Henri qui était resté à genoux :

---

<sup>1</sup> Ango : sorte de javelot à la pointe barbelée contemporain de la francisque, qui par conséquent n'était plus utilisé au x<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> Esboeler : éventrer, faire sortir les boyaux du ventre.

<sup>3</sup> Scramassax : sorte de grand coutelas utilisé par les Francs aussi bien pour la chasse que les combats.

— C'est tout ce que tu pouvais faire pour lui. Essaie de l'enterrer au mieux, ajouta-t-il, en désignant les vautours qui tournoyaient.

Puis il remonta en selle et s'éloigna avec l'escorte, au moment où raisonnait dans la forêt le hurlement de deux meutes de loups.

— Je me demande ce qui peut avertir ces bêtes du diable ? Pour les oiseaux je peux comprendre qu'ils voient du ciel, mais pour les loups, je ne saurais dire.

Arnoul continua son inspection. Il ne parvenait pas à quitter le champ de bataille, où s'activaient maintenant les soulageurs et les moines. Il allait et venait sans but apparent, plongé dans une sorte de torpeur silencieuse. À la tombée du jour, Leborgne poussa son cheval à sa hauteur

— De grâce, seigneur ! Nous ne pouvons faire plus ! Voyez les gens qui nous suivent, c'est miracle qu'ils aient encore le cul sur la selle ! Rentrons au camp.

Et se penchant vers son chef, il ajouta à voix basse :

— Je gage que vous aurez plaisir à retrouver votre tente...

Arnoul tourna vers son second un regard vide d'expression, et sans répondre, se dirigea vers le bivouac.

Un des chevaliers de l'escorte s'approcha à son tour de Leborgne :

— Messire Arnoul est-il malade ? Ou bien ne saurait-il plus le chemin du retour ? On disait ces derniers jours que nous serions tant soit peu perdus ?

La question embarrassa Leborgne, surtout touchant à la route pour regagner la Loire, les guides affectés à l'expédition avaient déclaré depuis Langres ne pas connaître le pays où l'on s'engageait. Il se fit réflexion à lui-même : « Bah ! Nous suivrons le soleil, tout comme les Hongrois en ce moment, il paraît que cela donne quelques soucis au roi de Germanie... » Cette pensée le fit sourire. L'homme, qui s'était inquiété de leur retour, en fut rassuré :

— Ainsi donc Leborgne, tu connais le passage, toi ?

— En quelque sorte oui ! Fais-moi confiance, nous partirons demain à l'aube.

Puis il haussa les épaules avec fatalisme et suivit Arnoul. Depuis longtemps il avait renoncé à interpréter les sautes d'humeur de ceux qu'il servait : il suffisait d'attendre que ça passe !

Son appréciation personnelle de la situation était des plus concrètes : il était vif et pas trop abîmé. On avait même bataille gagnée. Que demander d'autre ? Certes, ça avait saigné un peu trop, mais après tout c'était le métier ! Aussi ne comprenait-il pas ce qui pouvait affecter son seigneur. Il le savait très religieux, mais parler de sensiblerie à son encontre eût été ridicule, pour preuve, l'homme endormi, hardé sans hésitation.

\*\*\*\*\*

Lorsqu'ils parvinrent au campement, la lune brouillée de nuages laissait juste deviner la silhouette des tentes. Les flammes se reflétaient sur les écailles des cuirasses des grappes d'hommes qui se pressaient autour des feux, mais les guerriers mangeaient en silence. L'humeur maussade d'Arnoul semblait s'être communiquée aux survivants.

Arnoul souleva le pan de toile qui servait de porte. La fille ouvrit les yeux, Leborgne avait bien fait les choses, elle était superbe ! Il savait que son chef sortant d'un combat, éprouvait une grande envie de femme. Possible que la nature humaine soit ainsi faite, qu'après avoir donné la mort, elle pousse les hommes à procréer, pour compenser en quelque sorte la perte de tant de vie. Leborgne s'était donc pourvu d'un tenancier de bordeau, qui assurait le recrutement dans les villages traversés. Il avait dû le payer à poids d'argent, car selon ce spécialiste, la difficulté n'était point de trouver des femmes en y mettant le prix, mais de leur faire suivre le train d'enfer, mené depuis la Bourgogne ; cependant la somme payée, il avait tenu son engagement en fournissant pour l'heure convenue, une brune belle à damner un saint. Elle s'était assoupie nue, en attendant le cousin du comte. Lorsqu'elle le vit entrer, elle s'étira, en prenant grand soin de laisser voir assez de ses charmes pour mettre « la pratique » en condition.

— Va-t'en !

La fille pensa avoir mal compris, d'autant qu'elle avait déjà perçu la moitié des sous, et n'entendait pas être rossée pour n'avoir pas su gagner le reste. De plus, elle avait entendu parler de la beauté d'Arnoul, pour une fois qu'elle n'aurait pas à fermer les yeux, cela valait quelques efforts. Elle s'enroula dans une couverture en peau d'ours qui garnissait la couche, et s'approcha de l'entrée où se tenait toujours Arnoul. Il la saisit par le bras et hurla :

— Dehors ! Va-t'en t'ai-je dit !

Ce faisant son visage fut éclairé par les torches qui brûlaient sur le seuil. Elle poussa à son tour un cri d'effroi en voyant la face ravagée d'Arnoul : blanc comme la mort, les yeux enfoncés dans les orbites, la bouche haineuse, il la fixait à l'égal des charognes qu'il venait de laisser. Elle sortit en courant... et buta contre Leborgne qui l'empoigna :

— Eh ! La belle, où vas-tu si vite ?

— Ton maître a vu le diable !

— Lucifer non ! Juste se peut, un avant-goût de ses œuvres, mais pour toi ça

ne change rien. Au tarif de ton maquereau, tu y retournes !

— Il m'a chassée !

— Ah peste, c'est la première fois !

Leborgne songeur lâcha la fille, qui s'éloigna en frissonnant vers un feu. Elle sentit alors peser sur elle les regards des hommes accroupis autour des flammes. Elle tenta de ramener les pans de la fourrure, et jeta alentour un coup d'œil affolé. Jusqu'aux limites de la vallée, brillaient d'autres feux, avec d'autres guerriers.

Leborgne, qui avait remarqué son mouvement de recul, s'approcha :

— Si tu comptes traverser le camp vêtue de la sorte, à l'aube tu seras fatiguée !

— La fille grimaça un sourire, la perspective d'être violée jusqu'à épuisement et au-delà l'angoissait. Leborgne glissa une main experte sous la peau d'ours :

— Tu as été payée pour moitié, alors viens avec moi, je n'ai pas les états d'âme de messire Arnoul.

Les sous sont restés avec mes vêtements, chez ton maître.

— Tu veux aller les rechercher ?... non ! alors je te paye le complément, et tu passes la nuit en sécurité !

Elle soupira et le suivit sous le chapiteau voisin. Leborgne s'empara au passage d'un cuissot qui rôtiissait sur la braise, et la poussa à l'intérieur.

La tente, comme celle d'Arnoul, était faiblement éclairée par une lampe à huile. La fille s'allongea sur la couche, et attendit. Leborgne, à l'opposé de ce qu'elle pensait, ne se pressait pas, il mangeait tranquillement sa viande. Il lui proposa même une coupe de vin, elle en but. Puis il se déshabilla. Du sang séché avait collé sa tunique sur la peau, lorsqu'il l'arracha, un petit filet rouge coula à nouveau de la blessure. Elle regardait ce corps d'homme, et s'étonnait d'en être troublée. Il se dégageait de lui une sorte de beauté sauvage, brutale. Des épaules puissantes partait un cou massif, des muscles saillants se tordaient autour des bras et des cuisses ; ses mains lui auraient broyé la nuque d'un seul geste. Elle frissonna en comprenant ce qui l'attirait ainsi : l'homme qu'elle regardait ressemblait à un fauve. Il était évident que ce corps avait été façonné, éduqué, entraîné, dans un seul but : tuer et si possible, éviter d'être tué.

Lorsqu'il la pénétra, une vague de plaisir lui monta du ventre, alors elle oublia son métier de gordine<sup>1</sup>, planta ses ongles dans le dos puissant, et commença à gémir.

---

<sup>1</sup> Gordine : femme galante, femme de mauvaise vie.

Vers la même heure, sur l'autre versant de la colline, Henri grattait la terre pour enfouir son frère. Il avait allumé des feux pour éloigner les loups, cependant certains s'approchaient assez pour affoler les chevaux. Il devait sans cesse leur lancer des brandons enflammés ; lorsqu'un d'eux était atteint, il s'éloignait en glapissant, et la meute retournait vers le festin macabre qui se déroulait sur toute la plaine. Ces interruptions, ajoutées à la fatigue des jours précédents, et à l'immense chagrin qui le poignait, avaient épuisé Henri. Il était contraint de s'arrêter sans cesse, la tâche lui paraissait ne jamais devoir finir. Lorsqu'il s'asseyait sur le sol pour reprendre haleine, des bruits sinistres d'os brisés par les mâchoires des charognards le faisaient frissonner. Il perçut même plusieurs hurlements d'homme, sans doute quelques blessés oubliés par les soulageurs.

Dans sa tente, Arnoul, l'âme déchirée, priait en pleurant sur une situation que d'autres eussent simplement considérée comme le prix d'une victoire.

\*\*\*\*\*

L'aube grisait l'horizon lorsqu'Henri termina de combler la fosse. Une fine nappe de brouillard recouvrait la cuvette, où régnait maintenant un silence pesant. Seules quelques silhouettes furtives de bêtes repues regagnaient les bois. Dans le ciel qui commençait à rosir, la ronde des vautours avait repris. Plus pressés, les corbeaux s'abattaient en vols serrés. Prostré, à demi inconscient, Henri contemplait ce spectacle de mort. Il se sentait incapable de traverser le champ de bataille ; alors sans plus réfléchir, il se redressa avec peine, enfourcha un des chevaux, et tirant l'autre par la bride, avança vers la lumière.

La vallée s'élargissait vers l'est en une vaste plaine, par où avaient fui Conrad et ses chevaliers ; Henri suivit la même direction. Ce faisant, il risquait de tomber sur un parti ennemi, peu lui importait, il n'était pas même certain de vouloir encore vivre. Lorsqu'il prit conscience de la douleur qui lui brûlait la cuisse, le soleil resplendissait, indifférent aux misères des hommes. Il regarda étonné la large tache sombre de sang coagulé, puis dirigea sa monture vers l'ombre de la lisière et mit pied à terre ; mais sa jambe blessée s'affaissa, il s'écroula lourdement dans l'herbe et perdit connaissance. Lorsqu'il revint à lui, le soleil était au milieu de sa course. Par chance, les chevaux paissaient

tranquillement à quelques pas. Henri déchira l'étoffe et grimaça en voyant la plaie, elle ne saignait plus, mais son aspect n'était pas rassurant : « Si la gangrène s'y met, je suis fini ! » Il boitilla jusqu'à sa monture en l'appelant par son nom, et la saisit par la bride, mais se hisser en selle fut très douloureux. Après avoir fixé la longe du second cheval au pommeau, il longea la forêt à la recherche d'une source. Il fut surpris de trouver peu après sur sa gauche un chemin. C'était peut-être le moyen de retourner vers l'ouest, en évitant la vallée. Il s'y engagea.

Dans la soirée Henri découvrit une petite clairière. Des roseaux révélèrent la présence d'eau, il nettoya au mieux la plaie, alluma une flambée, mangea les quelques provisions qui lui restaient et s'endormit. Aucune bête ne troubla son sommeil ; mais le matin le surprit grelottant de fièvre. Il se remit en selle encore plus péniblement que la veille, et continua d'avancer. Au crépuscule, il parvint encore à faire du feu, mais il n'avait plus que quelques biscuits<sup>1</sup> et rien pour étancher la soif qui le brûlait. Nul ne sut jamais combien de temps il erra ainsi, à demi-inconscient. La seule chose dont il se souvint fut d'avoir aperçu au détour du chemin, des fumées bleues qui montaient à l'orée de la forêt.

\*\*\*\*\*

---

<sup>1</sup> Biscuits : qui est cuit deux fois pour en améliorer la conservation.